

Revue d'histoire littéraire de la France, sept.-déc. 1970, no 5-6;
La Nouvelle Revue Française, oct. 1970, no 214; *Annales de la
Faculté des lettres et sciences humaines de Nice*, 2e trimestre
1969, no 8.

Léon Somville

Volume 4, numéro 1, avril 1971

Le roman médiéval

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500177ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500177ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Somville, L. (1971). Compte rendu de [*Revue d'histoire littéraire de la France*, sept.-déc. 1970, no 5-6; *La Nouvelle Revue Française*, oct. 1970, no 214; *Annales de la Faculté des lettres et sciences humaines de Nice*, 2e trimestre 1969, no 8.] *Études littéraires*, 4(1), 131-135. <https://doi.org/10.7202/500177ar>

DANS LES REVUES

Plusieurs revues littéraires ont vu le jour récemment. D'autres, qui ont un passé respectable, se rénovent dans leur formule ou dans leur champ d'action. Il nous paraît nécessaire de souligner, en le prolongeant, ce travail critique qui se fait dans divers pays et d'aider à en diffuser les résultats. Nous inaugurons donc ici une nouvelle rubrique où seront recensés des articles importants choisis dans les revues ou des numéros consacrés à un aspect de la recherche littéraire actuelle.

LA RÉDACTION

LA BATAILLE DU SENS :

Revue d'histoire littéraire de la France, sept.-déc. 1970, n° 5-6 ; **la Nouvelle Revue Française**, oct. 1970, n° 214 ; **Annales de la Faculté des lettres et sciences humaines de Nice**, 2^e trimestre 1969, n° 8.

Dans le cours du second semestre de l'année écoulée, au moins trois revues françaises — d'importance — ont présenté un bilan des recherches (des polémiques) auxquelles a donné lieu la critique littéraire depuis deux décennies. C'était là faire preuve de quelque opportunisme (la mode serait à la « nouvelle critique », comme elle le fut au « nouveau théâtre », puis au « nouveau roman »), mais le public lettré y trouvera quand même son compte : parues sous des titres divers, mais toujours prometteurs [« Réflexions et recherches de nouvelle critique », — « Vie ou

survie de la littérature », — « Méthodologies »], ces trois publications modifieront sans aucun doute le rapport des forces entre les parties adverses : celle qui tient pour la mort de la littérature — et l'autre.

Du même coup sont réajustées les « méthodologies » ou axiomatiques issues de Freud, de Propp ou de Bachelard. Exemplaires, les mises au point de Jean Onimus (« Lecture et Critique », *Annales...*, pp. 5 et sq.), de Michel Cruzet (« Psychanalyse et culture littéraire », R.H.L.F., pp. 884 et sq.) et d'Yvon Belaval (« Psychanalyse et critique littéraire en France », N.R.F., pp. 78 et sq.) replacent toute l'analyse structurale ou psychanalytique dans une visée proprement herméneutique : ce qui importe au critique, c'est la *reprise du sens*, la *compréhension* vraie, non plus seulement l'*interprétation* exacte d'une œuvre : un tel projet

s'apparente fort, nous semble-t-il, à la conciliation tentée par P. Ricœur entre le freudisme et l'hégélianisme, soit entre la psyché et l'histoire.

Une tendance se réaffirme donc : une fois dédaignés les alibis de la science (et surtout des sciences dites humaines — ô paradoxe !), il faut rendre à la littérature sa finalité, opposer l'*intentionnel* au *rationnel* comme l'*humain* au *naturel* ; bref, faire mentir les prophéties des Claude Lévi-Strauss et Michel Foucault sur la fin prochaine de cette « invention » récente : l'homme.

Autour de ces lignes de force s'organisent et se rassemblent des études plus restreintes dans leurs ambitions méthodologiques, mais qui tirent leur mérite d'un examen attentif de quelques faits capables d'étayer ces mêmes théories. Et, parfois, de les contredire. Car le durcissement doctrinal (« ... hors de ces données fondamentales, la critique la plus brillante ne brille que d'un éclat illusoire »¹) s'accommodent — dialectiquement — de l'« ouverture » (« Il y a plusieurs demeures dans la grande maison de l'exégèse littéraire »²). Le lecteur a droit par conséquent à des analyses de Rimbaud (selon la psychocritique³), de Rousseau (selon la lexicologie⁴), de Montaigne (selon la stylistique⁵), de Jean de Meung (selon la

linguistique structurale⁶), et même de Napoléon (selon la « dynamique historique »⁷).

Comment savoir qui, de Marx, du « docteur Freudet » ou d'un quelconque ordinateur, l'emportera dans l'actuelle dispute ? Chacun en prend, oserions-nous dire, pour son grade. En définitive, le seul vainqueur, ne serait-ce pas celui qui survit, indestructible, à toutes les tentatives de réduction par l'*image*, le *symbole*, le *thème* ou la *structure*, nous voulons dire le texte ? Insistons-y : ce qu'on tente de ranimer, c'est le concept d'une lecture (pleinement) critique ; ce qu'on essaie de privilégier, c'est la relation d'un lecteur (idéal) avec le texte à *déchiffrer* (non pas à *décoder*).

Au reste, entre les fascicules de la N.R.F., de la R.H.L.F. et des *Annales* ... , il subsiste des différences de perspectives que nous ne voulons pas oublier. Nous tenons même à leur faire un sort. Chaque maison reste en effet fidèle à sa tradition ...

On mutilerait ainsi la pensée de Jean Onimus à ne pas souligner la cohérence qui la distingue. Son article-manifeste sert de liminaire aux *Réflexions et recherches de nouvelle critique*. Nulle part ailleurs, on ne lira un réquisitoire aussi serré contre les abus de la critique dite scientifique et son idéologie, l'« opérationnisme » (l'œuvre est considérée comme « l'ensemble des opérations qui l'ont produite »⁸). Nulle part ailleurs, on ne distingue aussi

¹ René Pomeau, « L'Histoire et la littérature et les méthodologies », in R. H. L. F., p. 769.

² Claude Pichois, cité *ibid.*, p. 773.

³ François Ricci, « le Thème maternel chez Rimbaud », in *Annales* ... , pp. 143 et sq.

⁴ D. Duchet et M. Launay, « la Lexicologie au service de l'histoire et de la critique littéraire », in R. H. L. F., pp. 810 et sq.

⁵ Jean Larmat, « Montaigne et la diversité », in *Annales* ... , pp. 113 et sq.

⁶ J. Batany, « Paradigmes lexicaux et structures littéraires au Moyen Âge », in R. H. L. F., pp. 819 et sq.

⁷ P. Barbéris, « Napoléon : structures et signification d'un mythe littéraire », *ibid.*, pp. 1031 et sq.

⁸ « Lecture et critique », p. 8.

judicieusement la culture concrète, « faite de contacts réels, ingénus et de réactions vivantes »⁹, de la « culture seconde, toute intellectuelle, faite de catégories et de concepts »¹⁰ et dont, hélas ! l'université commence à répandre l'exemple :

Ce qui était le terrain de jeu de nos ignorances, de nos révoltes et de nos rêves devient un triste quadrillage tout préparé d'avance. Le lecteur ne peut plus contrôler le sens qu'il donne aux œuvres : il ne peut que le recevoir tout fait, objectivement fondé et garanti par les experts...¹¹

Nulle part ailleurs, enfin, nous n'avons trouvé énumérées les conditions précises qui mettent l'herméneute à l'abri des naïvetés de la lecture « sauvage » comme des prétentions du néo-scientisme. Nous nous contenterons ici de les citer, sous réserve de renvoyer au commentaire exhaustif : 1° l'*authenticité* (contre la « recherche en vue de la recherche ») ; 2° la distance critique (contre l'« identification ») ; 3° l'*information* (contre l'incompétence) ; 4° l'*enracinement* (contre le « point de vue de Sirius ») ; 5° le méta-langage (contre le « style analytique »). À ces différents titres, « l'herméneutique est création » et non « savoir (c'est-à-dire un précipité de notions universalisables, cumulatives et transmissibles) »¹².

La livraison d'octobre de la N.R.F. se présente comme un numéro spécial. La bande du libraire porte une interrogation : « La littérature menacée ? » C'est beaucoup dire, quand celle-ci a des défenseurs de la taille d'un

Le Clézio. À nous obliger de choisir, nous nous résignerions à mettre hors pair sa contribution, réplique aux thèses de Barthes ; elle est d'un écrivain qui sait de quoi il retourne, au rebours des idéologues trop enclins à questionner, là où il faudrait *comprendre* :

Je ne veux pas répondre aux questions. [...] Les questions se retournent sur elles-mêmes comme des serpents, elles tracent leurs spirales. [...] Le serpent ne connaît pas son venin. Son venin est à l'intérieur de son corps, il est son secret. L'homme qui écrit a aussi quelques secrets. [...] Non, il ne s'agit pas de vérité. Il s'agit de fascination. [...] L'homme qui écrit n'écrit pas seulement avec des mots. [...] Quel que soit le code qu'il choisit, c'est en vue de la communication, de l'intelligence.¹³

Dans la même revue, encore, Serge Doubrosky se campe en historiographe de la « Crise de la critique française », dont rien ne lui échappe, prodromes, péripiéties, soubresauts, prolongements. Avec « Psychanalyse et critique littéraire en France », Yvon Belaval fait tenir le débat du freudisme et de la critique dans une alternative :

Dans l'expression « critique littéraire psychanalytique », l'accent ne porte pas sur « littéraire » : c'est toujours la psychanalyse qui commence, qui prend la parole — et qui risque de ne pas la rendre. Ce genre mêlé ne serait-il pas contradictoire ? Il n'est analytique qu'en laissant de côté le projet de signification littéraire : comment serait-il littéraire sans abandonner, en retour, le projet psychanalytique ?¹⁴

Selon Y. Belaval, le sort de la psychanalyse est de se résorber finalement dans la « culture générale », plutôt que de rester à l'état de « spécialité ». C'est, en d'autres termes, appeler de ses vœux la conclusion entrevue par Freud (« il arrive à Freud, au terme de sa vie, d'admettre que la

⁹ *Ibid.*, p. 11.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Ibid.*, pp. 11-12.

¹² *Ibid.*, p. 21.

¹³ « Le Sismographe », pp. 16-18, *passim*.

¹⁴ P. 95.

psychanalyse passera »¹⁵). C'est encore tendre la perche à Michel Crouzet, par l'article duquel nous aimerions finir : « Psychanalyse et culture littéraire » (R.H.L.F.).

Ces trente-trois pages comptent parmi les plus excitantes que nous ayons lues depuis longtemps. L'« attaque » est franche et directe : dès sa première phrase, Crouzet débride la plaie que les actuelles facultés des lettres laissent s'envenimer comme à plaisir, occupées qu'elles sont à se réorganiser dans le trop fameux sens de l'histoire.

Nous parlons ici de « culture littéraire », parce qu'il nous semble difficile, sinon impossible, de mener une quelconque réflexion sur ce qu'il est convenu d'appeler « le chercheur » sans référence à sa situation véritable et, faut-il le préciser, actuelle. Soit dans un contexte où la notion de culture a mauvaise presse.¹⁶

Qu'a-t-on opposé à la culture, avant de la réduire au silence ? Des sarcasmes, d'abord : « ... la notion de « culture littéraire » [est] volontiers dénoncée comme un équivalent des leçons de piano pour les jeunes filles « bourgeoises » du siècle dernier »¹⁷. Des « écrans théoriques ou des constructions scientistes »¹⁸, ensuite. Qu'on entende bien Michel Crouzet : il ne veut nullement — au contraire de Belaval — minimiser l'impact de la psychanalyse. En fait il le tient pour capital ; aussi bien la psychanalyse est à même 1^o de « défricher la culture (éthique, religion, art) dans les perspectives d'une économie du plaisir et des conflits de la psyché »¹⁹, 2^o de se « fond[er] sur l'écoute singulière »²⁰, 3^o de faire saillir

l'« homologie entre création et interprétation »²¹.

Situant dès lors culture et pratique psychanalytique dans le champ d'extension d'une problématique commune, l'auteur a beau jeu de relever les inconséquences où se complaisent certains confrères (il est professeur !). Si elles ne relèvent pas de cette problématique, les méthodologies ne peuvent que déboucher sur le culte d'une *technique* et d'un *langage instrumental* impuissants à libérer jamais l'élève du maître, alors que la finalité de la culture réside dans l'émancipation du disciple :

La « culture » est la *fin*, ou l'extinction de la relation pédagogique où le disciple se reconnaît « comme » le maître, pour ce qui est des pouvoirs, et comme lui seul, pour ce qui est des désirs. « Notre » époque semble s'orienter, si l'on interroge la *koinè* des méthodologies et des pédagogies, vers une éternisation des relations d'apprentissage.²²

Sont excellemment caricaturés les malheurs d'une époque, la nôtre, où dominent le « recyclage » des aînés (« l'adulte est prié de redevenir totalement élève »²³), le « malaise » des étudiants (« déchirés entre leur impuissance à apprendre et l'impossibilité de ne pas apprendre »²⁴), l'« inconfort » des professeurs (« en crise de justification »²⁵), le « terrorisme » méthodologique (« toute réflexion qui aujourd'hui ne relie pas linguistique et littérature est, ou risque d'être un anachronisme »²⁶), la suffisance pédantesque (« jongler avec Père et Mère, ou trouver régulièrement le phallus »²⁷), le

¹⁵ P. 101.

¹⁶ P. 884.

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ P. 885.

¹⁹ P. 891.

²⁰ P. 892.

²¹ P. 896.

²² P. 887.

²³ P. 888.

²⁴ *Ibid.*

²⁵ *Ibid.*

²⁶ P. 893, note 1.

²⁷ P. 900.

« trompe-l'œil » d'une « culture d'université » où l'Avant-garde semble aspirer à s'enseigner, et à se codifier, comme si la nécessité pour l'écrivain d'être son propre critique permanent le conduisait à être aussi le professeur de lui-même. »²⁸

Léon SOMVILLE

Université Laval



Poétique, Revue de théorie et d'analyse littéraire, Numéros 1, 2 et 3.

Parmi le grand nombre des revues consacrées aux lettres, voici une nouvelle publication remarquable et qui sait déjà s'imposer. Le comité de rédaction : Hélène Cixous, Gérard Genette, Tzvetan Todorov, la collaboration prestigieuse (on relève entre autres les noms de Barthes, Richard, Starobinski, Girard et la publicité promet Derrida, Poulet, Ricardou, Riffaterre, Rousset), le beau titre très accrocheur, concourent à assurer d'heureux débuts au nouveau périodique. Le champ de recherches en apparaît assez bien précisé par le sous-titre dans son caractère à la fois résolument moderne, l'aspect « théorique », et respectueux de la tradition, le terme d'« analyse littéraire ». On ne sent pas pour *Poétique* de limites trop étroitement définies si ce n'est le domaine propre de la littérature. Dans le temps, les articles portent tant sur l'antiquité, études de mythes, que sur le Moyen Âge, théorie des genres, le dix-huitième, étude de *la Vie de Marianne*, ou le vingtième, analyse de la poésie

de Milosz. Dans l'espace, un peu plus étroit pourtant — il semble bien que l'ethnocentrisme s'affirme ici comme ailleurs plus puissant que l'enracinement temporel —, on se porte de la Grèce à l'Allemagne et de l'Angleterre à la Russie quoique le lieu d'élection reste bien entendu la France. Les sujets eux-mêmes offrent une intéressante variété de points de vue, allant de la spéculation philosophique à la critique thématique, en passant par la théorie de la littérature, la sémiologie, la « mise au point », état présent des recherches dans un secteur donné, et le « document », ces fameux inédits dont Todorov s'est fait une spécialité. On pourra regretter que, comme pour trop d'autres périodiques du genre, cette variété ne semble pas permettre l'unification effective d'un numéro donné : faut-il parler de largeur de vues, de syncrétisme ou d'hétéroclite ?

Si l'on ose encore aujourd'hui parler de « nouvelle » critique, il faut y rattacher *Poétique* comme la liste des collaborateurs le laisse supposer ; en tout cas, l'histoire littéraire traditionnelle n'y trouve pas sa place, du moins apparemment ; en pratique, l'importance prépondérante accordée à la littérature-musée, c'est-à-dire déjà écrite et consacrée, et, en particulier, l'attention à traiter comme également dignes d'attention toutes les époques littéraires quels qu'en soient les rapports au présent, ne peuvent que se fonder sur des postulats établis par l'histoire littéraire. Diffusée par une université (Paris-Sorbonne), cette publication d'universitaires ne manque pas d'être modelée par la situation concrète de ses producteurs et de ses consommateurs ; l'histoire littéraire rejetée par *Poétique* en délimite encore l'aire des recherches.

²⁸ P. 915.